

LES CONSTRUCTIONS GÉNITIVES EN PALENQUERO: UNE SÉMANTAXE AFRICAINE?

Yves MOÑINO
LLACAN du CNRS

Nous appelons "sémantaxe", avec Manessy (1995), la grammaticalisation de distinctions sémantiques générales, marquées dans l'énoncé par des moyens morpho-syntaxiques (morphèmes segmentaux ou suprasegmentaux, ordre des mots). La grammaire n'a pas comme unique fonction d'ordonner les mots dans la phrase, elle porte et transmet aussi de la signification et une vision du monde. L'étude du sens révélé par les oppositions de marques grammaticales, sens très différent selon les langues et les cultures, constitue l'objet de la sémantaxe. S'agissant de décrire des langues nées de contacts comme le palenquero, et de les comparer avec les langues en relation avec sa formation (espagnol, portugais, langues africaines), la sémantaxe présente un intérêt capital. En effet, l'analyse sémantique des marques grammaticales que les locuteurs du palenquero ont élaborées à partir de modèles linguistiques divergents, permet de donner des explications cohérentes à des faits de langue non élucidés auparavant, surtout si nous les comparons avec des faits similaires propres aux langues africaines. Dans cette perspective, nous avons proposé une nouvelle analyse du système verbal du palenquero, fondée sur un compromis entre les oppositions d'aspect accompli / inaccompli qui caractérisent les langues de la famille linguistique Niger-Congo (particulièrement le kikongo de la famille bantoue) et les oppositions de temps passé / présent / futur de l'espagnol (Moñino 1999).

Nous présentons ici les procédés de détermination nominale qui expriment le génitif en palenquero, en nous limitant aux constructions NOM + NOM et NOM + DÉTERMINANT POSSESSIF: le thème a été peu étudié dans cette langue et dans les autres créoles. La description de la morphologie et des usages syntaxiques et sémantiques des différentes constructions relevées précède une comparaison des faits du palenquero avec d'autres similaires dans plusieurs langues africaines, véhiculaires et vernaculaires. L'objectif est d'évaluer la validité d'une origine africaine dans la formation de la sémantaxe de la détermination nominale en palenquero, face à, ou combinée avec, d'autres hypothèses (universel bioprogrammé, généralisation de tendances internes à l'espagnol, influence d'une langue indigène, héritage d'un proto-pidgin). Nous essayerons également de préciser, si l'hypothèse africaine a

quelque fondement, avec quel groupe de langues Niger-Congo la situation décrite en palenquero présente le plus d'affinités. Ceci impliquera une brève analyse des données correspondantes dans les langues bantoues et non bantoues, qui offrent des configurations bien différentes quant aux constructions de génitif.

1. La détermination nominale en palenquero

Les faits présentés proviennent de mes données recueillies à Palenque de San Basilio, lors d'un séjour de deux ans¹ (août 1994-juillet 1996), et de nombreuses visites postérieures jusqu'à la fin 1998².

L'expression d'une relation entre deux substantifs N + N, ou entre un substantif et un substitut nominal N + P, suit toujours en palenquero l'ordre déterminé + déterminant³, mais peut présenter deux constructions, l'une directe (D^é + D^t) et l'autre avec le connectif *di* ou *ri* 'de', soit selon la formule D^é + *ri* + D^t:

– Construction directe

- | | | | |
|-----|-----|------------------------------|--|
| (1) | N+N | kabésa ngómbe | 'la tête de la vache' |
| | | máno piló, ngláno aló | 'pilon' (main mortier), 'grain de riz' |
| (2) | N+P | kabésa mí, tatá sí, pélo éle | 'ma tête, ton père, son chien' |

– Construction indirecte

- | | | | |
|-----|--------|-----------------------------|---------------------------------|
| (3) | N+ri+N | pélo ri Ebarítto | 'le chien d'Evaristo' |
| | | fló ri pálo, níro ri ommíga | 'fleur d'arbre, nid de fourmis' |
| | | kúsa di úto hénde | 'les choses d'autres gens' |
| (4) | N+ri+P | pélo ri mí | 'mon chien à moi' |

L'aphérèse *di* > *i*, *ri* > *i*⁴ est fréquente, produisant une variante *i* 'de' :

- | | | | |
|-----|-------|-------------------------|----------------------------------|
| (5) | N+i+N | técho i posá mí | 'le toit de ma maison' |
| | | lélo i pié, bútto i maí | 'doigt du pied, le sac de maïs' |
| | | arrelíke i muétto | 'les objets personnels du mort' |
| (6) | N+i+P | é pa sebbísio i sí | 'c'est pour ton propre bénéfice' |

Dans la construction indirecte, les trois variantes du connectif sont libres, elles ne dépendent pas de contextes phoniques ni morphologiques et n'induisent pas de

¹ Mission financée par le LLACAN du CNRS.

² Mes informateurs principaux, qui m'ont enseigné leur langue et sont devenus des amis proches, ont été Bernardino Pérez Miranda et Víctor Simarra Reyes, mais j'ai travaillé avec plus de quarante personnes de tous âges, parmi lesquels Justo Valdez "Simancongo", Rafael Cassiani Cassiani, Graciela Salgado, Francisco Cañates, Conception Hernández, Raúl Salas, Rosalío Salgado et des jeunes comme Sebastián Salgado, Basilia Pérez, Vicenta Pérez et bien d'autres. Je n'ai pas travaillé avec des moins de 20 ans: bien que la *lengua* soit une matière obligatoire à l'école primaire et au collège de Palenque, les enfants et les adolescents n'ont plus d'elle qu'une connaissance passive et se limitent à l'emploi de quelques phrases qui leur servent d'emblème identitaire plus que de moyen de communication.

³ Ce qui n'est pas toujours le cas en espagnol, où dans la relation d'un nom avec un pronom possessif, le déterminant possessif précède le déterminé nominal: ESP *mi casa* 'ma maison', *tu cabeza* 'ta tête', face à PAL *kása mí*, *kabésa sí*.

⁴ Le même phénomène existe en espagnol régional ("costeño"), où le connectif *de* s'élide souvent en *e*: *un poco e gente* 'beaucoup de gens' (un peu de gens), *tengo un dolor e cabeza* 'j'ai mal à la tête' (j'ai une douleur de tête). Mais en costeño le connectif ne disparaît jamais, la construction directe est impossible.

différences de sens. *Ri* est la forme la plus fréquente, alternant librement avec *di* (la variation *d/r* est générale en palenquero, au moins en position initiale avant voyelle antérieure; la réalisation /d/ produit parfois un effet de parler soutenu, qui peut aller jusqu'à l'hypercorrection, comme dans *Madía* 'María'). Enfin, la variante *i* apparaît en élocution rapide.

La distribution syntaxique des deux constructions, avec ou sans connectif, n'obéit pas à des règles absolues. Dans une proportion notable de cas, le même locuteur peut user des deux formes indifféremment pour le même syntagme, cependant qu'en d'autres contextes une différence de sens apparaît entre elles. Quelques substantifs régissent cependant la construction directe, excluant l'indirecte. Malgré cette hétérogénéité, qui ne correspond pas à des différences de norme ou d'usage selon les locuteurs⁵, mais à des variations propres à chacun et acceptées comme correctes par tous, nous essayerons de faire ressortir les grandes tendances.

Dans les syntagmes N+N, les deux cas se trouvent fréquemment et sans différence de sens, y compris dans un même énoncé :

- (7) *lósa súdo, andí súdo asé sembrá ma matíka, ma matíka yúka, ma matíka maí, ún ma máta ri ngubá, matíka ri plánda, máta tapócho ...*

'nos champs, où nous semons des plants, des plants [de] manioc, des plants [de] maïs, quelques plants d'arachide, plants de plantain, plants [de] banane *sp.*'

L'équivalence entre *matíka ri plánda* et *máta tapócho* est totale, et ceci même quand le D^é est un nom de parenté ou de partie d'un ensemble comme le corps :

- (8) *tatá Abétto = tatá ri Abbéto* 'le père d'Alberto'
numáno muhé mí = numáno ri muhé mí 'le frère de ma femme'
 (9) *kabésa ngómbe = kabésa ri ngómbe* 'tête de (la) vache'⁶
bóka monasíto = bóka ri monasíto 'la bouche de l'enfant'
ráma pálo = ráma di pálo, rám'i pálo 'branche d'arbre'
técho posá mí = téch'i posá mí, técho ri posá 'le toit de ma maison'

Les deux formes ne s'excluent pas non plus quand la relation qui unit les deux éléments du syntagme n'est pas d'association, naturelle ou contractuelle, des deux entités, mais spécifie la matière de l'entité déterminée (le "génitif de matière" de Creissels [1979:131]):

- (10) *óya mbálo = oy'i mbálo, óya ri mbálo* 'marmite en terre'

⁵ Contrairement à ce que nous avons pu établir pour le système du verbe palenquero, où les variations morphologiques et sémantiques des marques verbales suivent des normes et des pratiques différentes selon les familles du village.

⁶ Il y a cependant dans ce cas une nuance sémantique entre les deux formes. La directe spécifie la tête comme partie de la vache: *í tán komblá kabésa ngómbe* 'je vais acheter la tête de la vache' (on va tuer une vache, et je demande à son propriétaire qu'il me réserve cette partie de l'animal), alors que *kabesa ri ngombe* désigne la tête comme entité indépendante de la vache, connotation qui apparaît clairement dans l'énoncé *ése kabesa é ri ngómbe* 'cette tête est de vache' (et non d'un autre animal). Même chose pour *wébo ngaína* 'œuf de poule' (partie de la poule) et *wébo ri ngaína* 'l'œuf de la poule' (opposé à celui du serpent par ex.).

Les restrictions à l'une des deux constructions dans ce contexte sont peu nombreuses et l'absence de la forme directe ne paraît pas avoir de motivation sémantique. Je n'ai jamais entendu la forme directe dans les expressions suivantes :

- | | | |
|------|------------------------------|---|
| (11) | (í tá ablá) léngua i Palénge | 'je parle en langue de Palenque' |
| | óho ri pié, lélo i pié | 'malléole' (œil du pied), 'doigt de pied' |
| | puéta ri posá mí | 'la porte de ma maison' |
| | marímba ri bóka | 'arc musical' (sanza de bouche) |
| | técho ri pámma | 'toit de palme' |

La situation est bien différente si l'on considère les syntagmes N+P. Ici, le type de nom influe sur le choix de l'une ou l'autre forme. Il faut distinguer deux classes de substantifs : une liste fermée qui comprend des noms de parenté et de parties du corps⁷, face à tous les autres noms. Les noms de parenté et de parties du corps n'admettent pas la construction indirecte avec le D^t possessif de 1^e ou 2^e personne singulier et pluriel, la forme directe étant la seule attestée :

- | | | |
|------|---------------------------|----------------------------------|
| (12) | tatá mí, tatá sí, tatá té | 'mon père, ton père, votre père' |
| | tatá súto, tat'enú | 'notre père, votre père' |
| | kabésa mí, kabésa súto | 'ma tête, notre tête' |
| | ma lélo mí, póla sí | 'mes doigts, ton sang' |

Avec les possessifs de 3^e personne du sing. et du pluriel, les deux formes sont possibles et fréquentes, mais elles expriment une différence sémantique importante :

- | | | |
|-------|------------------------------|------------------------------------|
| (13a) | tat'éle, tat'ané | 'son père, leur père' |
| | kabésa éle, kabés'ané | 'sa propre tête, leur propre tête' |
| | ma wéb'éle | 'ses œufs (de la poule)' |
| (13b) | tatá ri éle, tatá ri ané | 'son père à lui, leur père à eux' |
| | kabésa ri éle, kabésa ri ané | 'sa tête, leur tête' (acquises) |
| | ma wébo ri éle | 'ses œufs (de qqun, acquis)' |

En (13a), sans connectif, le nom D^e et le substitut D^t sont dans une relation d'inhérence, et constituent une seule entité où 'le père', 'la tête' ou 'l'œuf' sont une partie dépendante de 'moi', de 'lui' ou d' 'eux'. En (13b), au contraire, on a deux entités autonomes simplement en relation, où *ri* signale l'indépendance du nom et son association avec un élément extérieur à lui, pour le mettre en relief (c'est 'son père à lui', non le mien) ou indiquer un contrat. *Wébo ri éle* est un œuf acquis, *wéb'éle* ne peut renvoyer qu'à l'œuf de poule comme à un de ses éléments naturels.

La seconde classe de substantifs, qui comprend la majorité des noms, admet les deux constructions dans les syntagmes N+P. La forme directe exprime une relation non marquée, alors que la forme avec connectif met le possessif en relief (relation marquée); la première construction est plus fréquente avec les possessifs de 1^e et 2^e

⁷ Elle ne comprend pas plus de 50 termes, par exemple : *tatá* 'père', *máe* 'mère', *chó* 'oncle', *aguélo* 'grand-père', *numáno* 'frère', *prímo* 'cousin', *mallo* 'mari', *moná* 'fils/fille', *suégro* 'beau-père', *kuñáo* 'beau-frère'; *kuépo* 'corps', *kabésa* 'tête', *óho* 'œil', *oléha* 'oreille', *bóka* 'bouche', *riénde* 'dent', *mbláso* 'bras', *máno* 'main', *lélo* 'doigt', *téta* 'sein', *baríka* 'ventre', *piénna* 'jambe', *pié* 'pied', *hígaro* 'foie', *peyého* 'peau', *kuéro* 'cuir', *póla* 'sang', *guésó* 'os', *léche* 'lait', *mbóso* 'voix', *lábo* 'queue (de chien, de vache, etc.)', *kóla* 'queue (d'oiseau)', *ála* 'aile', *wébo* 'œuf', *kácho* 'corne', etc.

personne, mais avec celui de 3^e personne, les deux formes sont aussi fréquentes l'une que l'autre :

- (14) pélo mí, pélo éle 'mon chien, son chien' (poss. non marqué)
 (15) pélo ri mí, pélo ri éle 'le chien à moi, à lui' (poss. marqué)⁸

En résumé, le locuteur palenquero dispose de deux procédés morpho-syntaxiques distincts pour construire des syntagmes nominaux N+N ou N+P, qui révèlent une répartition du lexique nominal en deux sous-classes définies par leur comportement distinct dans la détermination. L'usage libre de l'une ou l'autre forme, sans différence de sens, caractérise les syntagmes N+N, bien qu'apparaisse, lorsque le nom déterminé désigne une partie du corps, une distinction qui précise sa dépendance ou son autonomie face au déterminant (cf. note 6). Les syntagmes N+P systématisent cette opposition: les noms de parenté et de parties du corps la présentent à la 3^e personne et régissent seulement la construction directe avec les 1^e et 2^e personnes, cependant que les autres noms acceptent les deux constructions avec n'importe quelle personne, avec une différence de mise en relief. D'où vient cette grammaticalisation de la distinction sémantique entre relations contingentes et inhérentes dans la détermination nominale du palenquero? Examinons d'abord la situation dans d'autres langues créoles.

2. La détermination nominale dans les autres créoles d'Amérique

L'existence de deux types de détermination nominale, par juxtaposition des éléments et au moyen d'un connectif, ne semble avoir été signalée ni analysée dans aucun créole américain. Ni Alleyne (1996), ni Manessy (1995), tous deux très attentifs à l'influence de structures morphosyntaxiques d'origine africaine dans la grammaire des langues créoles, n'abordent ce thème. En général, les langues créoles ne présentent que l'un des deux procédés, et nous verrons plus avant que les conditions linguistiques de leur formation peuvent expliquer cette absence. Mais le manque de données à cet égard peut aussi provenir en partie du fait que les langues indo-européennes des descripteurs de créoles ignorent cette distinction, ce qui ne les prédisposait pas à identifier d'éventuels indices de sa présence.

Henry Tourneux me signale par exemple qu'en *créole* de la Guadeloupe (Tourneux & Barbotin 1990), la forme directe existe (ex. 16, 17), face à une forme avec un connectif *a* 'de'⁹ (variante *an* [ã] devant consonne nasale) placé entre le déterminé et le nom (18) ou le possessif (19 à 21):

- Construction directe
- (16) on bel grap koko [õ bel grap kokó] (1990:156)
 un beau régime coco 'un beau régime de coco'
- (17) i vlé tèt ziyam a planté [i vle tet ziỹãm a plãte] (1990:17)
 il veut bouture igname pour semer 'il veut des boutures d'igname à semer'
- Construction indirecte

⁸ Le caractère marqué avec sa connotation de mise en relief apparaît très bien dans l'énoncé *ése pélo é ri mí* 'ce chien est (le) mien'.

⁹ Issu de la préposition destinative française à, qui se substitue au connectif *de* en français populaire: *la fille à son père* (la forme standard étant *la fille de son père*).

- (18) tèt *a* ziyānm [tet *a* ziỹām] (1990:394)
 bouture de igname 'bouture d'igname'
- (19) tèt *a* ou rèd [tet *a* w rēd] (1990:393)
 tête de toi dure 'tu as la tête dure'
- (20) papa *an* mwen té ka fè mason [papá *ã* mwẽ te ka fe masõ] (1990:17)
 père de moi PAS HAB faire maçon 'mon père était maçon'
- (21) chapo *an* mwen asi tèt *an* mwen [ʃapó *ã* mwẽ así tet *ã* mwẽ] (1990:33)
 chapeau de moi sur tête de moi 'mon chapeau est sur ma tête'

La détermination directe apparaît aussi avec le possessif de 3^e personne sing., quand le nom déterminé présente une voyelle *-a* finale ; il s'agit sans doute d'un amalgame avec le connectif *a* :

- (22) i po'o jen vwè papa i [i poo zẽ vwe papá y] (1990:300)
 il encore-pas jamais voir père lui 'il n'a encore jamais vu son père'

Les exemples 17 et 18 montrent que les deux constructions sont possibles dans un même syntagme, avec une nuance sémantique de moindre distance entre les éléments dans la détermination directe : 'la partie de l'igname que l'on bouture' face à 'une bouture (en soi) d'igname'. Cette possibilité, qui mériterait une étude approfondie en *créole*, atteste en tout cas que son existence en palenquero n'est pas isolée. Malgré des différences notables dans ses modalités (en *créole* les noms de parenté ou de parties du corps ne semblent pas se comporter autrement que les autres noms), le palenquero et le *créole* expriment une opposition d'autonomie / dépendance dans les relations génitives. Ils connaissent aussi une construction directe par simple juxtaposition, qui peut difficilement être attribuée à des tendances internes du français ou de l'espagnol. Des syntagmes comme PAL *ngláno aló* 'grain de riz' ou CRE *grap koko* 'régime de coco' existent en anglais (cf. *window-pane* 'vitre de fenêtre'), mais sont impossibles dans les langues romanes, qui ne connaissent la juxtaposition directe que dans quelques composés quand il y a équivalence sémantique entre les deux éléments : ESP. *carro bomba* 'voiture piégée' est à la fois voiture et bombe, *perro lobo* est un chien qui ressemble à un loup, il n'y a pas de hiérarchie de dépendance entre les entités. Aucun des termes ne prévaut non plus dans FR. *filles mère*. Sémantiquement, la relation d'équivalence s'oppose à la relation génitive et il est très difficile d'imaginer une extension logique de l'une à l'autre dans nos créoles à partir des langues romanes. Passons maintenant aux constructions de la relation génitive dans les langues de l'Afrique sub-saharienne.

3. La détermination nominale dans les langues africaines

Les langues africaines considérées ici sont celles de la grande famille linguistique Niger-Congo établie par Greenberg (1963), qui inclut la majorité des langues de l'Afrique sub-saharienne, réparties en six branches. En ce qui concerne la détermination nominale, les langues qui offrent un système de classes nominales (comme les langues bantoues qui font partie de la branche Bénoué-Congo, celles de la branche atlantique qui comprend notamment le wolof, ou celles de la branche gur) et les langues Niger-Congo sans classes (par exemple celles des branches mande, kwa ou adamawa-oubanguienne), présentent une typologie fondamentalement

distincte¹⁰, qu'il convient d'exposer séparément. Il est également nécessaire d'établir une différence typologique importante au sein des langues Niger-Congo sans classes, entre langues vernaculaires et véhiculaires, distinction qui va se révéler intéressante pour le procès de formation des créoles américains.

3.1. Langues Niger-Congo: vernaculaires sans classes nominales

Malgré une grande variété morphologique¹¹, la détermination nominale d'un nom par un nom ou un pronom présente, dans la presque totalité des langues Niger-Congo sans classes, deux constructions selon le type de relation sémantique (nécessaire ou contingente) des deux éléments en rapport. La relation nécessaire a une construction morphologiquement plus simple (juxtaposition ou connectif tonal amalgamé à l'un des termes) que la relation contingente, laquelle se présente avec un connectif segmental. La première est non marquée ou "moins marquée", la seconde marquée ou "plus marquée", ce qui répond à la logique de l'économie linguistique: une relation non nécessaire se marque parce qu'elle n'est pas prévisible¹². Les relations nécessaires sont de type primaire, et il n'est pas étonnant que les noms de parties du corps et les termes de parenté soient des candidats privilégiés (mais non obligatoires) à la construction non marquée.

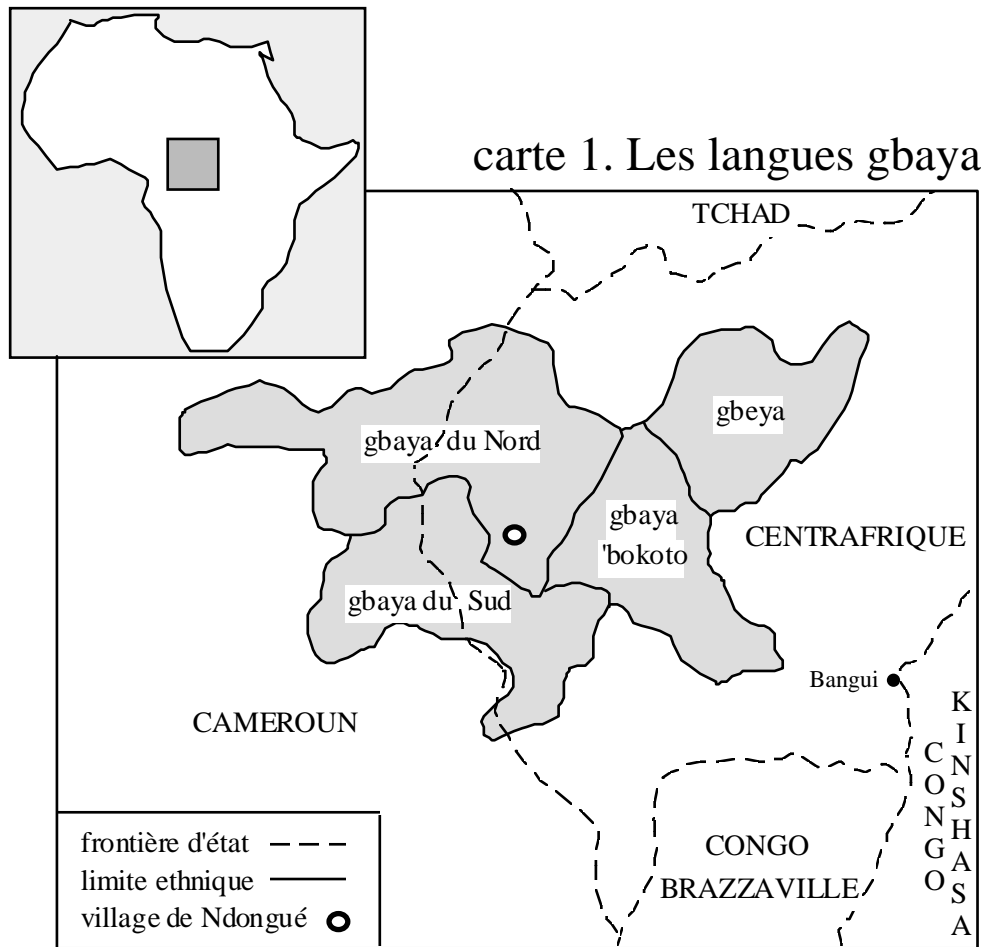
La langue Niger-Congo sans classes choisie ici pour illustrer la détermination nominale est le gbaya, langue oubanguienne parlée en République Centrafricaine et au Cameroun. Il est probable qu'aucun locuteur de cette langue n'a jamais foulé le sol américain, car vivant à 2000 km de la mer, ils étaient très en dehors des circuits d'approvisionnement des esclaves. Cette précision est nécessaire pour souligner le fait que le gbaya n'a pu influencer directement la formation du palenquero, et que notre propos se borne ici à identifier des traits linguistiques africains inconnus des langues romanes, pour voir s'ils apparaissent avec les mêmes usages en palenquero.

La variété de gbaya présentée ici est le gbaya 'bodoe parlé par 5000 locuteurs en République Centrafricaine, au village de Ndongué (voir carte 1), qui appartient au continuum dialectal gbaya du Nord. Les données proviennent de mes matériaux personnels, recueillis entre 1969 et 1986 pendant cinq ans passés dans le pays gbaya, mais on trouvera une description et une analyse du problème dans Moñino (1987, 1995) et dans Roulon (1987).

¹⁰ Soulignons qu'il s'agit ici de typologie linguistique, et non de généalogie: aucune des sous-familles de Greenberg ne se définit par le fait d'avoir ou non des classes nominales. Chaque branche généalogique Niger-Congo comprend des langues à classes et des langues sans classes.

¹¹ Par exemple dans l'ordre de la détermination: dans les langues mandé, l'ordre est toujours D^t (+ CON) + D^é (que le déterminant soit un nom ou un pronom), alors que dans les langues oubanguiennes on a toujours D^é (+ CON) + D^t. 'Ma tête', 'mon chien', 'tête d'homme' et 'chien de l'homme' suivront respectivement en mandingue l'ordre *ma-tête*, *mon-de-chien*, *homme-tête* et *homme-de-chien* (Creissels 1979:753ss., Manessy 1964), mais dans les langues oubanguiennes l'ordre sera *tête-ma*, *chien-de-mon*, *tête-homme* et *chien-de-homme* (Boyeldieu 1987).

¹² Cette tendance n'est cependant pas une loi: dans les langues polynésiennes, où la même distinction sémantique existe, les deux formes sont également marquées, avec un suffixe *-o* qui caractérise les relations intégrées, et un suffixe *-a* pour les relations non intégrées (Creissels 1979:842).



En gbaya, où l'ordre de la détermination nominale est toujours $D^{\acute{e}}+D^t$, la distinction entre relation nécessaire et relation contingente est grammaticalisée :

- | | | | |
|------|--------------|-----------------------|-------------------------|
| (23) | zù mí | 'ma tête' | (tête moi) |
| | zù wíli | 'tête de l'homme' | (tête homme) |
| (24) | tòyó kó mí | 'mon chien' | (chien <i>de</i> moi) |
| | tòyó kó wíli | 'le chien de l'homme' | (chien <i>de</i> homme) |

La construction directe en (23) est l'unique façon de déterminer un nom quand il désigne une partie du corps, et normalement ce nom ne peut apparaître seul, il doit être complété; en (24) au contraire, la construction avec connectif indique qu'il ne s'agit pas d'une relation nécessaire (le chien n'est pas un élément intégré à ma sphère personnelle), mais d'une précision facultative (le nom peut apparaître sans aucune détermination). En gbaya, contrairement au palenquero, les noms de parenté se construisent en général avec le connectif, ce qui montre que dans cette société, les "membres" de la famille ne sont pas inclus dans la sphère personnelle étroite :

- | | | | |
|------|-------------|-----------------------|-------------------------|
| (25) | dáà kó-m | 'mon père' | (père <i>de</i> moi) |
| | nàà kó béèm | 'la mère de l'enfant' | (mère <i>de</i> enfant) |

Presque tous les noms admettent cependant les deux constructions et l'utilisation de l'une ou l'autre introduit des différences sémantiques. Tous les cas sont

exposés et analysés dans Moñino (1987) et nous ne présenterons ici que quelques exemples typiques :

- | | | | |
|------|---------|-------------|-----------------------|
| (26) | ñá kó-m | ‘mon frère’ | (frère <i>de</i> moi) |
| | ñá-m | ‘mon frère’ | (frère moi) |

Les deux formes de (26) ont la même fréquence dans le discours, mais la construction avec connectif est la forme de référence (je parle de mon frère à quelqu’un), alors que la forme directe est utilisée pour l’appellation (je me dirige à mon frère, ou à un ami à qui je veux exprimer une complicité ou connivence). Voici d’autres exemples avec *tè* ‘arbre’ :

- | | | | |
|------|------------|---------------------------|-------------------------|
| (27) | tè kó wíli | ‘l’arbre de l’homme’ | (arbre <i>de</i> homme) |
| | tè kó-ǵ | ‘son arbre (de l’homme)’ | (arbre <i>de</i> -lui) |
| (28) | té kòmbò | ‘arbre de la forêt’ | (arbre forêt) |
| | té-à | ‘son arbre (de la forêt)’ | (arbre son) |

La relation d’un arbre avec quelqu’un (27) est contingente; le connectif signale le caractère contractuel, acquis, de l’association. La relation de l’arbre avec la forêt (28) est nécessaire et la construction directe exprime une association naturelle et intégrée, où le D^é est une partie d’une entité. N’importe quel substantif peut recevoir les deux déterminations, parce que son référent est toujours intégré à une sphère particulière qui l’inclut. Voici des exemples avec *yì* ‘eau’, *w* ‘faim, désir sexuel’ et *kúì k rá* ‘œuf de poule’ :

CONSTRUCTION INDIRECTE (association non intégrée)		CONSTRUCTION DIRECTE (association intégrée)		
(29)	yì kó-ǵ	‘son eau (de qqn)’	yí-à	‘son jus (d’un fruit)’
(30)	wò kó mé	‘ta faim (que tu as)’	wò-mé	‘le désir [que j’ai] de toi’
(31)	kúì (kòrá) kó-ǵ	‘ses œufs (de qqn)’	kúì-à	‘ses œufs (de la poule)’

En (31), l’œuf se définit comme partie de la poule (relation nécessaire sans connectif) et en (30), c’est une entité autonome, associée à quelqu’un par acquisition (relation non intégrée, avec connectif). Comparez avec PAL (13a) et (13b), où les formes sémantiques sont homologues.

La différence de sens entre les deux constructions leur permet de se combiner dans un même syntagme, et montre la grammaticalisation de l’opposition conceptuelle nécessaire / contingente et sa grande liberté de fonctionnement syntaxique :

- | | | | |
|------|------------|---------------------|----------------------------|
| (32) | yì-à kó-ǵ | ‘son jus (de qqn)’ | (eau sa <i>de</i> lui) |
| (33) | wò mé kó-m | ‘mon désir de toi’ | (désir toi <i>de</i> moi)’ |
| | wó-à kó-ǵ | ‘sa faim de qqch.’ | (faim cela <i>de</i> lui)’ |
| (34) | kúì-à kó-ǵ | ‘ses œufs de poule’ | (œuf ses <i>de</i> elle) |

Le type de forme employée distingue l’eau du fruit (‘eau sa’) et celui qui l’a préparée ou bue (‘*de* lui’), la faim et l’envie de quelque chose (‘faim sa’) ou de quelqu’un (‘désir ton’) et celui qui la subit de façon contingente (‘*de* moi/lui’), les œufs de poule (‘œuf son’) et la femme qui les a acquis (‘*d*’elle’). La liberté qui existe en palenquero de ce point de vue ne présente pas toujours une opposition sémantique aussi systématique, mais la tendance existe: voir ex. (9) et note 6, ex. (13, 14, 15).

Si nous passons au “génitif de matière” qui associe deux noms et indique la matière du déterminé, nous retrouvons la même structure par construction directe qu’en palenquero [voir (10)]:

- | | | | |
|------|------------|--------------------|------------------|
| (35) | kpáná gè̀̀ | ‘marmite d’argile’ | (marmite argile) |
| | tùà-zó | ‘maison de paille’ | (maison paille) |

Avant de commenter ces surprenantes affinités sémantaxiques entre le gbara et le palenquero, il n’est pas inutile de faire un détour par les langues véhiculaires africaines sans système de classes nominales, qui présentent, dans la détermination du nom, des traits simplificateurs communs liés à leur fonction de langues de contact inter-ethnique.

3.2. Langues Niger-Congo: véhiculaires sans classes nominales

Dans les langues véhiculaires sans classes (dyula et bambara de l’Afrique de l’ouest, sango de l’Afrique centrale, etc.), on observe une tendance générale à l’uniformisation de la détermination par disparition de l’un des deux types qui existent dans les parlars vernaculaires desquels ils sont issus. Ce cas sera illustré par le sango véhiculaire parlé dans toute la République Centrafricaine (Bouquiaux, Kobozo & Diki-Kidiri 1978) par les locuteurs des nombreuses langues du pays. Le véhiculaire s’est développé au XX^e siècle à partir d’une langue native parlée sur les rives de l’Oubangui, le sango riverain ou sango-yakoma décrit par Boyeldieu (1975). Cette dernière langue présente une construction directe pour les termes de parties du corps et de parenté, et deux constructions pour tous les autres termes, avec des connectifs distincts *tí* ou *t* ‘de’, selon le caractère animé ou inanimé du déterminé:

- | | | | | |
|------|--------------|---------------------|--|----------------------|
| (36) | lì kólì | ‘tête d’homme’ | (tête homme) | (Boyeldieu 1975:31) |
| | lì mbì | ‘ma tête’ | (tête moi) | (Boyeldieu 1975:30) |
| (37) | dà tí kōdōrō | ‘maison de village’ | (maison <i>CON</i> ₁ village) | (Boyeldieu c. pers.) |
| (38) | dà té mbì | ‘ma maison’ | (maison <i>CON</i> ₂ moi) | (Boyeldieu 1975:37) |

En sango véhiculaire, cette diversité s’est réduite à une seule détermination, avec le connectif *tí*, pour tous les syntagmes nominaux:

- | | | | | |
|------|--------------|---------------------|----------------------------|-------------------------|
| (39) | lì tí kólì | ‘tête d’homme’ | (tête <i>de</i> homme) | (Diki-Kidiri, c. pers.) |
| | lì tí mbì | ‘ma tête’ | (tête <i>de</i> moi) | (Bouquiaux 1978:228) |
| (40) | dà tí kōdōrō | ‘maison de village’ | (maison <i>de</i> village) | (Diki-Kidiri, c. pers.) |
| | dà tí mbì | ‘ma maison’ | (maison <i>de</i> moi) | (Bouquiaux 1978:228) |

La construction directe n’existe plus en véhiculaire, à l’exception de quelques termes composés marquant un génitif d’appartenance ou de matière:

- | | | | | |
|------|----------|--------------------|-----------------|----------------------|
| (41) | yángá-dà | ‘porte’ | (bouche-maison) | (Bouquiaux 1978:378) |
| | tà-sésè | ‘marmite d’argile’ | (marmite-terre) | (Bouquiaux 1978:332) |

Ce modèle offert par le sango véhiculaire a peu à voir avec celui du palenquero. Il présente en revanche beaucoup d’affinités avec la situation de la détermination nominale en *créole* de Guadeloupe, illustrée par les exemples (18) à (21), bien que la forme directe n’apparaisse plus en sango que dans quelques composés, alors que c’est une forme courante en *créole*, tant dans la composition que dans de nombreux syntagmes, comme le montrent les exemples (16) et (17).

3.3. Langues Niger-Congo à classes nominales

La détermination nominale présente un cadre bien différent dans les langues qui ont un système de classes morphologiques de noms, comme celui qui caractérise toutes les langues bantoues, ou, très éloignées de celles-ci, le *wolof* du Sénégal ou le *peul* d’Afrique de l’ouest. L’intérêt d’exposer ici quelques traits de la grammaire du nom dans ces langues n’est pas uniquement typologique: les spécialistes du palenquero ont mis en lumière un important apport direct de langues bantoues dans sa formation, concrètement du *kimbundu* d’Angola et surtout du *kikongo* du Congo (Del Castillo 1984, Granda 1978, Megenney 1986, Moñino 1999, Schwegler 1996, sous presse a et b), apport qui comprend plus de 200 termes lexicaux et grammaticaux dont plusieurs pronoms personnels, la marque de pluriel et la sémantaxe des marques verbales. Il est donc important d’évaluer si le lien génétique entre le palenquero et le kikongo existe également dans le champ de la détermination nominale. Les descriptions de Laman (1912, 1936) sont utiles, mais nous préférons recourir pour notre propos à Lumwamu (1973:73-111, 132-142), qui présente de manière systématique les données qui nous intéressent ici. Malgré son titre qui porte sur “[les] parlers kongo”, son travail concerne, non les variétés vernaculaires, mais le kikongo standard des deux républiques congolaises, qui sert de langue véhiculaire tant à Brazzaville qu’à Kinshasa et dans toute la région du bas Congo.

Dans les langues bantoues, les substantifs se répartissent entre 14 à 21 classes morphologiques¹³, identifiées par des morphèmes distincts qui se préfixent au nom, et qui régissent des marques d’accord dans le verbe et les déterminants du nom (possessifs, adjectifs, numéraux, etc.). Le kikongo a 16 classes nominales, dont certaines servent à former le pluriel d’autres. Nous ne présenterons que quelques exemples, pour donner une idée du fonctionnement du système¹⁴:

(42)	<i>muntú</i>	<i>wa</i>	<i>muboté</i>	<i>wí:zidi</i>	‘un homme bon est venu’ (Lumwamu 1973:85)	
	CL ₁ -homme	AC ₁ -qui	AC ₁ -bon	AC ₁ - est venu		
(43)	<i>bantu</i>	<i>ba</i>	<i>baboté</i>	<i>bí:zidi</i>	‘des hommes bons sont venus’ (Lumwamu 1973:86)	
	CL ₂ -homme	AC ₂ -qui	AC ₂ -bon	AC ₂ -sont venus		
(44)	<i>diekí</i>	<i>dia</i>	<i>diboté</i>	<i>die</i>	<i>ga:</i>	‘il y a un bon œuf ici’ (Lumwamu 1973:87)
	CL ₄ -œuf	AC ₄ -qui	AC ₄ -bon	AC ₄ -est	ici	
(45a)	<i>mekí</i>	<i>ma</i>	<i>maboté</i>	<i>me</i>	<i>ga:</i>	‘il y a de bons œufs ici’ (Lumwamu 1973:88)
	CL ₅ -œuf	AC ₅ -qui	AC ₅ -bon	AC ₅ -sont	ici	
(45b)	<i>mambá</i>	<i>ma</i>	<i>maboté</i>	<i>me</i>	<i>ga:</i>	‘il y a une bonne eau ici’ (Lumwamu 1973:88)
	CL ₅ -eau	AC ₅ -qui	AC ₅ -bonne	AC ₅ -est	ici	
(46)	<i>kiamvu</i>	<i>kia</i>	<i>kiboté</i>	<i>kie</i>	‘le pont est bon’ (Lumwamu 1973:88)	
	CL ₆ -pont	AC ₆ -qui	AC ₆ -bon	AC ₆ -est		
(47)	<i>biamvu</i>	<i>bia</i>	<i>biboté</i>	<i>bie</i>	‘les ponts sont bons’ (Lumwamu 1973:88, 100)	
	CL ₇ -pont	AC ₇ -qui	AC ₇ -bon	AC ₇ -sont		

¹³ De nombreux bantouistes ont essayé de donner un contenu sémantique à chacune des classes, par exemple, les noms qui réfèrent aux humains sont en majorité de classe 1, ceux de beaucoup d’animaux de classe 9, la classe 6 regroupe des abstraits, etc. Comme les exceptions sont nombreuses, on considère que la fonction principale des classes est d’ordonner les noms en séries morphologiques, avant de les répartir en notions sémantiques. Ces dernières agissent cependant à un niveau plus général; la classe *di-*, par exemple, réunit divers objets ronds (‘œil’, ‘œuf’, ‘pierre du foyer’) mais a le sens plus large de ‘singulatif de la classe *ma-*’.

¹⁴ Les numéros affectés à chaque classe sont ceux adoptés par Lumwamu pour le kikongo.

Chaque substantif a un préfixe de classe qui se répète dans la phrase, affectant chaque élément (le connectif *a*, l'adjectif *boté* 'bon' et les verbes *í:zidi* 'venir+PAS', *e* 'être'). Les énoncés (42) et (43) montrent que des noms de la classe 1 *mu-* comme 'homme' font leur pluriel en classe 2 *ba-*, (44) et (45a) que le pluriel des noms de classe 4 *di-* ('œuf') se forme avec la classe 5 *ma-*, (46) et (47) que la classe 6 *ki-* fait son pluriel en classe 7 *bi-*, mais la conclusion que certains bantouistes en ont tirée de paires de classes sing. / pl. est par trop réductrice. La classe 5 *ma-*, par exemple, sert de pluriel aux noms de classes 4, 8, 12 et 13, mais réunit également des substantifs non pluralisables, comme 'eau' (45b), 'vin', 'huile' ou l'emprunt *me:zá* 'table'¹⁵. Beaucoup de noms de diverses classes n'ont pas de forme de pluriel, la classe 11 n'a pas de singulier, etc. Lumwamu donne un tableau complet des croisements et des variations de nombre possibles (1973:109).

Voyons maintenant comment fonctionne en kikongo la détermination d'un nom par un nom ou un pronom. Le D^é précède toujours le D^t,¹⁶ avec un connectif *-a* 'de' toujours intercalé, qui porte la marque d'accord de la classe du substantif déterminé, quel que soit le nom déterminant:

- (48) *mwanà wà Màsàmbà; mwá:na wá ni* 'le fils de Masamba ; mon fils'
 CL₁-fils AC₁-de Masamba CL₁-fils AC₁-de moi (Lumwamu 1973:77, 133)
- (49) *ba:la bà Màsàmbà; ba:la bá u* 'les fils de Masamba ; leurs fils'
 CL₂-fils AC₂-de Masamba CL₂-fils AC₂-de eux (Lumwamu 1973:60, 74)
- (50) *kibákà kià màtádí; kibákà kià ni* 'un mur de pierre ; mon mur'
 CL₆-mur AC₆-de pierre CL₆-mur AC₆-de moi (Lumwamu 1973:77)
- (51) *mpú yà Màsàmbà; mamba má: ni* 'le chapeau de M.; mon eau'
 chapeau AC₈-de Masamba CL₅-eau AC₅-de moi (Lumwamu 1973:77, 134)

C'est-à-dire qu'il existe de fait en kikongo 16 connectifs qui expriment tous la même relation génitive 'de', selon la classe nominale du déterminé (Lumwamu 1973:135):

CL ₁ <i>wa</i>	CL ₅ <i>ma</i>	CL ₉ <i>za</i>	CL ₁₃ <i>kwa</i>
CL ₂ <i>ba</i>	CL ₆ <i>kya</i>	CL ₁₀ <i>lwa</i>	CL ₁₄ <i>fyá</i>
CL ₃ <i>mya</i>	CL ₇ <i>bya</i>	CL ₁₁ <i>twa</i>	CL ₁₅ <i>ga</i>
CL ₄ <i>dya</i>	CL ₈ <i>ya</i>	CL ₁₂ <i>bwa</i>	CL ₁₆ <i>mwa</i>

Avant de poursuivre, il est bon de préciser que ces 16 connectifs seraient mieux définis comme 'substituts démonstratifs personnels', parce qu'ils remplissent en réalité, selon l'analyse de Lumwamu (1973:123), trois fonctions:

- démonstratif de base dans les syntagmes N + ADJ, comme en (42) à (45),
- connectif dans les syntagmes N + N et N + P, comme en (48) à (51), et
- substitut personnel de 3^e pers. sing. dans le syntagme verbal.

Les deux premières partagent une même valeur de mise en relief du déterminant adjectival, nominal ou pronominal: une traduction plus exacte de *wa* dans *muntú wa muboté*, *mwanà wà Màsàmbà* et *mwá:na wá ni* serait 'celui-qui' (l'homme celui-qui bon, le fils celui-qui Masamba, le fils celui-qui mien). Ce fait se

¹⁵ Ces caractéristiques expliquent en grande partie pourquoi le palenquero a choisi *ma* comme déterminant unique de pluriel, parmi les nombreuses marques de pluriel kikongo (voir Schwegler, sous presse b).

¹⁶ Sauf en cas d'apposition: *ya tata, mpú ...* 'celui de mon père, le chapeau ...' (1973:77)

révélera capital pour la compréhension de la formation de la construction génitive avec le morphème *di ~ ri* en palenquero.

Revenons à nos connectifs. Combinés avec les six possessifs *ni* ‘mon’, *ku* ‘ton’, *ndi* ‘son’, *e:to* ‘notre’, *e:no* ‘votre’ et *a:u* ‘leur’, nous arrivons à un total de 96 formes de possessifs de type ‘de moi’, ‘de toi’, etc. La complexité de cette morphologie explique pourquoi le kikongo, ni aucune autre langue Niger-Congo à classes, n’ont développé un système qui opposerait en plus deux déterminations selon le caractère intégré ou non de la relation. La conséquence est que les noms de parenté et de parties du corps se construisent comme tout autre nom, avec un des 16 connectifs.

Il existe cependant en kikongo et dans les autres langues à classes nominales quelques constructions qui tendent, par amalgame du connectif au substantif déterminé, à être moins marquées, selon la tendance énoncée en 3.1; ne subsiste, de façon facultative, que le connectif sans marque d’accord:

- (52) *mwé:ló nzo* = *mwé:ló á nzo* ‘porte de la maison’
 CL₁-porte maison CL₁-porte de maison (Lumwamu 1973:131)
- (53) *nzó mfumu* = *nzó á mfumu* ‘maison de chef’
 CL₈-maison chef CL₆-maison de chef (Lumwamu 1973:131)
- (54) *mwan’ á:ni* = *mwana (w) á:ni* ‘votre fils’
 CL₁-fils vous CL₁-fils de vous (Lumwamu 1973:134)
- (55) *nuñ’ a:ni* = *nuni (y) á:ni* ‘votre oiseau’
 CL₈-oiseau vous CL₈-oiseau de vous (Lumwamu 1973:134)

Ces phénomènes d’amalgame sont très limités et marginaux, bien qu’ils puissent affecter quelques composés, comme *nzó-nzambí* ‘église’ (maison-Dieu).

Le système de la détermination nominale en kikongo est bien distinct de celui du palenquero, sauf sur un point. Pour mettre en relief un substitut personnel dans les syntagmes N+P, le kikongo dispose de six formes longues de pronoms, différents des précédents, qui se construisent aussi avec l’un des 16 connectifs:

- (56) *kintukí kià menó; kintukí kiá: ni* ‘le mien vêtement; mon v.’
 CL₆-vêtement AC₆-de moi CL₆-vêtement AC₆-de moi (Lumwamu 1973:125)
- (57) *kintukí kià ngé; kintukí kiá: ku* ‘le tien vêtement; ton v.’
 CL₆-vêtement AC₆-de toi CL₆-vêtement AC₆-de toi (Lumwamu 1973:125)

Le palenquero peut user de la même distinction entre forme focalisée et non focalisée du possessif, mais au moyen de l’opposition entre relation non marquée et marquée:

- (58) PAL *bitílo ri mí; bitílo mí* ‘le mien vêtement; mon vêtement’
 vêtement de moi vêtement moi

Ce cas est intéressant, parce qu’il montre comment une même distinction sémantique, qu’il paraissait important pour les locuteurs du palenquero de garder, peut recevoir des solutions morphologiques variées: en kikongo avec des substituts pronominaux différents, en palenquero par la présence ou l’absence de connectif.

4. Origine de la détermination nominale en palenquero

Résumons le problème: le palenquero, qui a des affinités génétiques lexicales et grammaticales avec le kikongo, présente dans les relations génitives une structure

notionnelle grammaticalisée que méconnaît totalement le kikongo, mais qui caractérise, avec des modalités d'usage partiellement similaires, de nombreuses langues africaines sans classes nominales. Il convient maintenant d'exposer et de discuter plusieurs hypothèses qui pourraient rendre compte de la formation en palenquero d'une structure sémantaxique fondée sur l'opposition de relations nécessaires et contingentes.

4.1. *Les deux formes de génitif: un universel linguistique ?*

La première explication serait que les formes de la détermination nominale en palenquero sont une création spontanée de ses locuteurs, fondée sur une distinction notionnelle de caractère universel dans les relations génitives nécessaires et contingentes. On la trouve grammaticalisée dans les langues de Polynésie et de Mélanésie, d'Afrique, d'Amérique, du Caucase, en chinois, etc. (Creissels 1979, Levy-Bruhl 1914). Même dans des langues qui n'ont pas de morphèmes spécifiques pour l'exprimer, comme l'anglais ou l'espagnol, il existe des cas précis, bien que marginaux, où la distinction s'exprime morphologiquement: les deux constructions génitives de l'anglais, *-s* et *of*, qui valent en général l'une pour l'autre sans différence de sens, peuvent acquérir un sens univoque :

(59) John's photo of Peter 'la photo que John a pris de Peter'
 John de photo de Peter

Dans ce contexte, *John's photo* peut seulement signifier 'la photo qui appartient à John' (ou 'que John a prise'), c'est-à-dire une relation contingente, non nécessaire entre les éléments, cependant que *photo of Peter* peut seulement référer à 'la photo qui représente Peter', donc à une relation intégrée, nécessaire. En espagnol, la détermination N+N est unique (avec connectif *de*), mais si l'on inverse l'ordre des éléments, les prépositions *de* et *con* 'avec' expriment notre opposition :

(60) el pelo largo *de* la mujer 'les cheveux longs de la femme' (relation neutre)
 (61) la mujer *de* pelo largo ~ la mujer *con* pelo largo (nécessaire/contingente)
 'la femme aux cheveux longs' ~ la femme avec des cheveux longs'

En (60), le type de relation n'est pas exprimé. En (61) au contraire, la marque *de* assimile les deux entités (relation nécessaire), la marque *con* ne fait qu'ajouter une caractéristique secondaire à la première entité (relation contingente). Creissels résume bien toute cette problématique: "La structuration de la sphère personnelle tend, dans toutes les langues du monde, à se manifester de quelque manière" (1979: 693).

Il ne serait pas dès lors extraordinaire que les locuteurs du palenquero aient réinventé un procédé si profondément enraciné dans le bioprogramme de Bickerton¹⁷, ou dans l'inconscient de Freud, quelque nom qu'on lui donne. Tant l'apprentissage du langage par l'enfant que l'évolution des langues natives sans cas¹⁸ montrent que la relation génitive s'exprime d'abord par juxtaposition des éléments, et que le connectif apparaît postérieurement. Un enfant francophone commence à

¹⁷ Il est curieux que Bickerton (1981) n'aborde pas le thème des relations de génitif.

¹⁸ Les langues casuelles, comme les slaves ou le latin, ont une structure bien différente à cet égard, que nous n'analyserons pas ici.

dire *main papa* et *maison papa* avant d'arriver à *la main de papa* et à *la maison de papa*. Un enfant mandingue fera de même avec l'ordre inverse ('papa main'), avec la différence qu'à l'arrivée, il aura à distinguer deux constructions selon le type de nom: il continuera à énoncer 'papa main', mais devra dire 'papa *de* maison'. Manessy (1964) a démontré, en appliquant les méthodes de la reconstruction linguistique aux langues mandé, qu'en proto-mandé la juxtaposition était l'unique façon d'exprimer toutes les relations génitives, et que le connectif actuel est issu d'un morphème déictique utilisé pour spécifier la nature de la relation quand elle n'est pas "naturelle", ce qui a abouti à la situation présente où coexistent la forme avec le connectif et la forme directe spécialisée dans les relations intégrées (parties du corps, parenté). S'il y a un bioprogramme linguistique pour l'expression des relations génitives, sa structure correspondrait à ce cadre évolutif. Mais on a vu auparavant qu'un changement dans la fonction d'une langue peut produire une évolution inverse: devenant une langue de contact, le sango a réduit ses trois constructions génitives à une seule, *et cette forme est la construction marquée*, non la juxtaposition que l'on aurait attendue. Une circonstance historique a fait trébucher l'universel.

Nous ne sommes pas en train de dire que les universaux linguistiques n'ont pas de valeur explicative dans la formation des langues, mais bien que l'économie du langage, selon laquelle les relations primaires tendent à s'exprimer à moindre coût articulatoire et morphosyntaxique, doit composer avec les conditions historiques, à chaque fois uniques et imprévisibles, du contact de langues. Les locuteurs des créoles naissants ont eu à résoudre des conflits structuraux entre divers modèles linguistiques parfois incompatibles, ceux de leurs langues natives entre elles et ceux des langues européennes qui s'imposaient à eux. Ce jeu entre tendances universelles et innovations face à des événements particuliers est selon nous essentiel pour la compréhension de la formation de nouvelles langues.

Le cas du sango et d'autres langues véhiculaires africaines permet d'ores et déjà d'induire que le fait que le palenquero ait deux constructions génitives ne peut pas être attribué à un hypothétique proto-pidgin, lequel aurait eu très probablement une forme unique de génitif. Il reste donc deux hypothèses: celle d'une innovation propre à la *lengua*, ou celle d'un héritage d'une langue sans classes nominales. S'il s'agit d'une innovation, nous avons esquissé un cadre des conditions générales de son développement possible, en partant d'une seule construction par juxtaposition pour aboutir, au moyen d'un déictique démonstratif, à un connectif spécialisé dans les relations non intégrées. Avant de proposer une solution, on examinera les facteurs particuliers qui auraient pu intervenir dans la formation des deux formes génitives du palenquero, à travers les conflits de modèles linguistiques auxquels ses locuteurs se sont trouvés confrontés.

4.2. Influence hypothétique d'une langue amérindienne

Il est nécessaire d'évoquer le cas des langues indiennes de Colombie. Beaucoup présentent en effet les deux formes morphologiques de génitif, qui déterminent une classe de noms intégrés à la sphère personnelle. Celle-ci peut être très large et inclut, par exemple, en plus des noms de parties du corps et de parenté, des substantifs qui réfèrent à des objets personnels, comme le vêtement, la maison et

les outils. D'autres langues, comme le kogui de la Sierra Nevada, la restreignent aux noms de parenté, la construction plus marquée gouvernant les termes de parties du corps et les autres substantifs: pour les Kogui, le corps est extérieur à la sphère personnelle, il est projeté sur la Sierra (Carolina Ortiz, communication personnelle).

On ne sait malheureusement rien des langues amérindiennes de la région de Carthagène et fort peu de leurs locuteurs, avec qui les premiers Marrons ont eu des contacts: les rares indigènes qui n'ont pas été exterminés, concrètement quelques noyaux à Turbaco et Turbaná, ont très tôt cessé de parler leurs idiomes. En conséquence, une influence de ces langues sur la formation du génitif palenquero est très improbable¹⁹.

4.3. Héritage direct d'un modèle linguistique africain?

La surprenante similitude du génitif palenquero avec les langues Niger-Congo sans classes comme le gbaya a été soulignée, notamment dans les modalités d'usage des deux formes²⁰. La possibilité que cette similitude soit due à l'influence directe d'une langue ou d'un groupe de langues sans classes d'Afrique de l'ouest ne peut être rejetée *a priori*. Le problème serait alors d'identifier cet idiome. Il ne s'agit pas d'une langue oubanguienne, dont les locuteurs étaient en dehors des zones de traite des esclaves. Les langues mandé ne sont pas non plus de bonnes candidates, l'ordre de la détermination y étant inverse de celui du palenquero: un changement si radical est impensable, surtout que l'antéposition du déterminant possessif dans les langues romanes (*mi perro, tu perro, etc.*) aurait contribué au maintien de l'ordre D^t + D^é dans toutes les constructions génitives. Nous pouvons également exclure avec certitude les langues atlantiques et voltaïques, qui ont des classes nominales. Restent alors plusieurs langues de la famille kwa qui pourraient répondre à ces critères, parmi lesquelles l'ashanti du Ghana, l'ewe du Togo, le yoruba et l'igbo du Nigéria, dont aucune n'a de système de classes nominales, et qui présentent l'ordre D^é + D^t, deux constructions de génitif et un nombre significatif de locuteurs déportés à la Colonie. L'hypothèse selon laquelle le palenquero aurait hérité directement les deux génitifs d'une langue kwa n'est pas absurde, mais elle est actuellement indémontrable. Surtout, cette hypothèse ne cadre pas avec ce que nous savons de l'importance du kikongo dans la formation du créole. On a vu que le kikongo, langue à classes nominales qui bloquent structurellement le processus d'apparition de deux constructions génitives, ne peut pas être directement responsable de leur existence en palenquero. Mais la perspective change si nous les analysons comme une innovation des locuteurs palenqueros, par restructuration du préfixe kikongo *di-* ~ *li-* croisé avec le connectif espagnol *de* et / ou portugais *di*, donnant une configuration de génitifs originale, ni kikongo, ni espagnole / portugaise²¹.

¹⁹ De solides arguments conduisent Schwegler à rejeter une quelconque influence de langues indigènes sur le palenquero (1996:36, 378-382).

²⁰ Comparer par ex. les énoncés PAL (8), (10) et (13) avec respectivement (26), (35) et (31) du gbaya.

²¹ Nous ne débattons pas ici de l'origine portugaise ou espagnole du *di* palenquero, laissant cette discussion aux spécialistes des langues romanes. Pour la démonstration, il suffit ici de considérer une influence ibéro-romane évidente dans la formation du connectif en question.

- (63) ESP la casa *de* él /ella / ellos / usted / ustedes
 ‘sa maison à lui / elle / leur maison à eux / votre maison à vous sg. / pl.’,
 et s’étend enfin à tous les pronoms (sauf celui de 1^e sing.) dans la langue populaire,
 en concurrence avec les constructions N + D^t pos. et P + N de l’espagnol standard:
- (64) ESP la casa *de* nosotros = la casa nuestra = nuestra casa ‘notre maison’
 la casa *de* tí = la casa tuya = tu casa ‘ta maison’

Cette mise en relief des possessifs par l’intermédiaire du connectif roman *de* a été mise en relation par les Marrons d’origine kongo avec le sens ‘singulatif’ du préfixe de classe 4 *di-* (et peut-être avec la fonction déictique du connectif personnel kikongo *dya*). Dans cette langue, comme on l’a vu, *di-* permet d’individualiser une unité ou un exemplaire d’un paire ou d’une collection exprimés par des noms de la classe 5 *ma-* (‘yeux’, ‘dents’, ‘œufs’, etc.): les premiers locuteurs du palenquero ont sélectionné *di-* pour “copier” la structure génitive ibéro-romane avec *de* ou *di*, mais en l’utilisant pour marquer seulement les relations génitives contingentes, celles-là qui précisément connotent une singularité par leur pouvoir informatif. Dans une étape précoce du créole, la valeur de *di ~ ri* serait passée, de préfixe classificatoire singulatif de noms collectifs, à celle de déictique personnel emphatique (de mise en relief), avant d’acquérir une fonction de génitif marqué face au génitif direct par juxtaposition, ce dernier s’étant spécialisé dans les relations nécessaires ou de base. Les étapes de l’évolution des valeurs de *di* peuvent être illustrées par l’exemple *wébo di éle* ‘son œuf’ :

ESPAGNOL		KIKONGO		
sus huevos <i>de</i> él, ella		ma-áki	m-á-ndi ‘ses œufs’	
su huevo <i>de</i> él, ella		CL ₅ -œuf	AC ₅ .de-lui (forme + fréquente)	
son/ses œuf(s) de lui, elle		<i>di</i> -áki	<i>di</i> -á-ndi ‘son unique œuf’	
		CL ₄ -œuf	AC ₄ .de-lui (forme singularisée)	
PALENQUERO				
	<i>wébo di-éle</i>	{ ‘1’œuf, le sien’ ‘1’œuf ce sien’	> ‘son œuf (de qqn)’, ou ‘le sien œuf’	
<i>wébo éle</i>	> <i>wébo éle</i>	‘se(s) œuf(s)’	> ‘son œuf (de la poule)’	
1 ^e étape	>	2 ^e étape	>	3 ^e étape
(UNE FORME)		(DEUX FORMES: neutre / emphatique)		(GENITIF contingent / nécessaire)

De la même manière, *pélo ri mí* a dû avoir d’abord la valeur emphatique ‘le chien, *celui* [qui est à] moi’ avant d’exprimer l’actuel génitif marqué ‘le chien *de* moi, mon chien à moi’ (relation contingente), face au génitif non marqué *pélo mí* ‘mon chien’ (relation de base). En fin de compte, l’élément palenquero *di* se définit comme ‘connectif singulatif’ face à la connexion ‘intégrée’ de la construction directe. *Di* a été restructuré dans une configuration de deux génitifs, configuration qui n’existe ni en kikongo, ni en espagnol, ni en portugais, mais qui emprunte au préfixe kikongo le sème ‘singulatif’ (individualisation d’un élément sorti de son ensemble) et aux langues ibéro-romanes la fonction de connectif:

connectif roman
∨
préfixe singulatif kikongo > déictique singulatif > connectif singulatif

5. Conclusions

Si cette interprétation de l'origine croisée de *di* est correcte, la formation des deux constructions de génitif en palenquero serait une innovation de type mandé, non de type sango: dans le créole en voie de constitution, tous les groupes nominaux devaient se construire par juxtaposition, selon la tendance simplificatrice exposée p. 15. Mais sous l'influence du modèle espagnol et/ou portugais, les locuteurs ont commencé à souligner les relations non nécessaires avec le déictique personnel *di* ~ *ri*, inspiré par le préfixe kikongo dont la fonction sémantaxique est de singulariser et de mettre en relief un exemplaire extrait d'un ensemble. Par la suite, l'opposition de génitifs nécessaire / contingent s'est grammaticalisée en palenquero et *di* ~ *ri* s'est spécialisé comme connectif singulatif.

Cette hypothèse est renforcée par le fait que le préfixe kikongo *ma-* 'marque de noms d'ensembles' a servi en palenquero à marquer le pluriel de tous les substantifs, ou plus exactement le 'pluriel collectif' ou 'pluriel défini'²⁴, comme le nomme Patiño (Friedemann & Patiño 1983:142). En kikongo, *di-* est le complément privilégié de *ma-*, et il était naturel que le réemploi de *ma* comme article de 'collectif' s'accompagnât de l'usage de *di* comme 'singulatif'. À Cuba, où il serait intéressant d'approfondir les emplois de la paire *di* / *ma*, *di* est devenu un article (Del Castillo, 1984:90), mais à Palenque la fonction de déterminant singulatif a été occupée par *ún*, laissant à *di* celle de déictique puis de connectif singulatif.

Une variante de cette solution à l'origine possible des deux génitifs en palenquero serait celle d'un héritage direct des deux constructions à partir d'une langue kwa (yoruba, igbo, ewe, ashanti), où le connectif singulatif de la forme marquée viendrait aussi d'un croisement du préfixe kikongo *di-* et du connectif ibéro-roman *de* ou *di*. Cette hypothèse est plus simple en ce qu'elle fait l'économie de la première étape supposée pour le créole, d'une seule forme de génitif par juxtaposition, mais on a déjà vu que, sans être surréaliste, elle se heurte au manque d'autres données (concrètement de lexèmes et morphèmes palenqueros d'origine kwa) qui pourraient l'étayer. En tout cas, l'origine partiellement kikongo de *di* ~ *ri* semble solidement établie, même si la question de l'origine espagnole ou portugaise de sa part ibéro-romane reste ouverte.

²⁴ Patiño oppose ce 'pluriel défini' à un 'pluriel indéfini', que nous préférons appeler 'pluriel singulatif' car il isole quelques exemplaires donnés de la totalité que forme leur ensemble. Le pluriel singulatif se marque en palenquero par *ún ma* 'quelques', composé de *ún* 'article singulatif' et de *ma* 'article collectif'. L'opposition défini / indéfini, propre à l'espagnol, ne rend pas compte du système palenquero des déterminants nominaux, qui se structure autour de la forme non marquée du nom: *pekáo ri lóyo* peut selon le contexte signifier 'le poisson de la rivière', 'un poisson de la rivière', 'un poisson de rivière' ou 'les poissons de la rivière'. La présence d'un déterminant est facultative, mais apporte une information additionnelle qui élimine l'ambiguïté: *ún pekáo ri lóyo* 'un des poissons de la rivière' (singulier singulatif), *ma pekáo ri lóyo* 'l'ensemble des poissons de la rivière' (pluriel collectif), *ún ma pekáo ri lóyo* 'quelques uns des poissons de la rivière' (pluriel singulatif). L'étude sémantaxique des déterminants nominaux sera l'objet d'un autre travail comparatif.

TRANSCRIPTION ET ABRÉVIATIONS

Toutes les transcriptions sans indications particulières sont phonologiques. Les transcriptions entre crochets [] sont phonétiques.

En palenquero et dans les langues africaines présentées, /mb, nd, ng/ ne sont pas des suites de deux consonnes, mais des phonèmes uniques mi-nasals.

En palenquero, /ch/ représente l'occlusive palatale sourde, prononcée très souvent affriquée [tʃ], /y/ est l'approximante palatale, /w/ l'approximante labio-vélaire parfois réalisée [gw], et /h/ la fricative glottale ("jota" de l'espagnol de Colombie). La langue est phonologiquement accentuelle, mais l'accent n'est pas d'intensité et se réalise au moyen d'un ton haut et/ou allongement de la voyelle : l'accent graphique marque ici la syllabe accentuée ; il est noté pour tous les types de mots, contrairement à l'usage espagnol (*palénge* 'Palenque'). Cette option peut déconcerter le lecteur, mais elle paraît indispensable dans la mesure où les règles tonno-accentuelles du palenquero sont sensiblement différentes de celles de l'espagnol : ces options seront justifiées dans un travail en préparation sur la prosodie de la langue créole.

Dans les langues africaines (gbaya, sango, kikongo), /ŋ/ est l'occlusive nasale vélaire, /ɛ/ le *e* ouvert, /ɔ/ le *o* ouvert, /ǎ/ est un *a* nasal à ton bas. Les accents graphiques que porte chaque voyelle représentent les hauteurs musicales pertinentes, soit /´/ 'ton haut', /¯/ 'ton moyen' et /`/ 'ton bas'. Le sango a trois tons pertinents, le gbaya et le kikongo deux (haut et bas).

En *créole* de la Guadeloupe, nous suivons la graphie de Tourneux & Barbotin (1990), et donnons entre crochets la transcription phonétique. /ʃ/ et /ʒ/ sont des fricatives chuintantes respectivement sourde et sonore, /ỹ/ est une approximante nasale palatale (différente de /ñ/, également nasale palatale mais occlusive), /ã/, /ẽ/ et /õ/ sont des voyelles nasales.

Abréviations

AC ₁	=	marque d'accord et n° de classe	HAB	=	habituel
CL ₂	=	préfixe et n° de classe	KIK	=	kikongo
CON	=	connectif	N	=	substantif, nom
CRE	=	<i>créole</i> de Guadeloupe	P	=	substitut, pronom
D ^é	=	déterminé	PAL	=	palenquero
D ^t	=	déterminant	PAS	=	passé

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEYNE, Mervyn C.
1996 *Syntaxe historique créole*. Paris : Karthala.
- BICKERTON, Derek
1981 *Roots of language*. Ann Arbor : Karoma.
- BOUQUIAUX, Luc, Jean-Marie KOBZO & Marcel DIKI-KIDIRI
1978 *Dictionnaire sango-français et lexique français-sango*. Paris : SELAF.
- BOYELDIEU, Pascal
1975 *Études yakoma. Morphologie synthématique*. Paris : SELAF.
- BOYELDIEU, Pascal (éd.)
1987 *La maison du chef et la tête du cabri. Des degrés de la détermination nominale dans les langues d'Afrique Centrale*. Paris : Geuthner.
- CREISSELS, Denis
1979 *Les constructions dites "possessives". Étude de linguistique générale et de typologie linguistique*. Thèse de doctorat. Paris : Université Paris IV.

- DEL CASTILLO, Nicolás
1984 El léxico negro-africano de San Basilio de Palenque. *Thesaurus* 39:80-169.
- DIKI-KIDIRI, Marcel
1987 Le syntagme complétif direct et indirect en sango. Dans : Boyeldieu 1987:113-125.
- ESCALANTE, Aquiles
1979 (1954) *El Palenque de San Basilio*. Barranquilla : Editorial Mejoras.
- FRIEDEMANN, Nina S. de & Carlos PATIÑO ROSSELLI
1983 *Lengua y sociedad en el Palenque de San Basilio*. Bogotá : Instituto Caro y Cuervo.
- GRANDA, Germán de
1978 *Estudios lingüísticos hispánicos, afrohispanicos y criollos*. Madrid : Gredos.
- GREENBERG, Joseph
1963 *The languages of Africa*. La Haye : Mouton.
- LAMAN, Karl Eduard
1912 *Grammar of the Kongo language (Kikongo)*. New York : The Christian Alliance Publ. Co.
1964 (1936) *Dictionnaire kikongo-français*. 2 tomes. Ridgewood, NJ : The Gregg Press.
- LÉVY-BRUHL, Lucien
1914 L'expression de la possession dans les langues mélanésiennes. *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 19:96-104.
- LUMWAMU, François
1973 *Essai de morphosyntaxe systématique des parlers kongo*. Paris : Klincksieck.
- MANESSY Gabriel
1964 La relation génitive dans quelques langues mandé. Dans : *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguistics*, p. 467-475. La Haye.
1995 *Créoles, pidgins, variétés véhiculaires. Procès et genèse*. Paris : CNRS.
- MEGENNEY, William W.
1986 *El palenquero. Un lenguaje post-criollo de Colombia*. Bogotá : Instituto Caro y Cuervo.
- MOÑINO, Yves
1987 La détermination nominale en gbaya-manza : choix à la carte ou menu imposé ? Dans : Boyeldieu 1987:35-44.
1995 *Le proto-gbaya. Essai de linguistique comparative sur vingt et une langues d'Afrique centrale*. Paris : Peeters.
1999 L'aspect en palenquero : une sémantaxe africaine. *Actances* 10:177-190.
- ROULON, Paulette
1987 La détermination nominale en gbaya-kara-'bodoe. Dans : Boyeldieu 1987:45-58.
- SCHWEGLER, Armin
1990 *Abrakabraka, suebbesuebbe, tando, kobbejó, lungá* y otras voces palenqueras : sus orígenes e importancia para el estudio de dialectos afrohispanocaribeños. *Thesaurus* 45:690-731.
1996 *"Chi ma "kongo" : lengua y rito ancestrales en El Palenque de San Basilio (Colombia)*. 2 volumes. Frankfurt: Vervuert Verlag.
sous pr. a On the (African) origins of Palenquero subject pronouns. *Diachronica*.
sous pr. b El vocabulario africano de Palenque (Colombia). Segunda parte: compendio alfabético de palabras (con etimologías). Dans : *Palenque, Cartagena y Afrocaribe. Historia y lengua*, Yves Moñino & Armin Schwegler éd., p. 213-273. Bogotá : El Áncora.
- TOURNEUX, Henry & Maurice BARBOTIN
1990 *Dictionnaire pratique du créole de Guadeloupe*. Paris : Karthala-ACCT.